Bulletin Amades

Anthropologie Médicale Appliquée au Développement Et
à la Santé

86 | 2012
86

Frédéric Le Marcis, *Vivre avec le sida après l'apartheid. Afrique du Sud*

Paris, Kartala, 2010, 180 pages

Adjara Konkobo et Sophie Servais

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/amades/1480>

DOI : 10.4000/amades.1480

ISSN : 2102-5975

Éditeur

Association Amades

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

ISSN : 1257-0222

Référence électronique

Adjara Konkobo et Sophie Servais, « Frédéric Le Marcis, *Vivre avec le sida après l'apartheid. Afrique du Sud* », *Bulletin Amades* [En ligne], 86 | 2012, mis en ligne le 15 juin 2013, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/amades/1480> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/amades.1480>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2021.

© Tous droits réservés

Frédéric Le Marcis, *Vivre avec le sida après l'apartheid. Afrique du Sud*

Paris, Kartala, 2010, 180 pages

Adjara Konkobo et Sophie Servais

RÉFÉRENCE

Frédéric Le Marcis, *Vivre avec le sida après l'apartheid. Afrique du Sud*, Paris, Kartala, 2010, 180 p.

- 1 Sous le titre “Vivre avec le sida après l'apartheid”, l'anthropologue français Frédéric Le Marcis, nous livre son premier ouvrage. Cette œuvre s'inscrit dans le continuum de ses recherches multi-sites (Mali, Guinée, Afrique du Sud, Burkina-Faso, Sénégal), qui s'appuient sur la santé pour questionner les transformations sociales en Afrique contemporaine.
- 2 L'auteur nous fait découvrir, à travers les pages de ce livre écrit à la première personne et dans un style souvent percutant, la tragédie de la population noire sud africaine des townships et des campagnes, en proie à la pauvreté, à la violence et à l'épidémie du sida. Le Marcis précise dès le début de son propos que la distinction raciale, sans connotation biologique mais articulée à l'existence de rapports sociaux de races, demeure opérante dans une Afrique du Sud post-apartheid qui a suscité tant d'espoirs pour cette communauté, mais qui peine toujours à résorber les inégalités sociales.
- 3 Pour aborder le sida dans ce contexte sud-africain, Le Marcis fait le choix de s'engager dans une ethnologie du quotidien. Il va suivre les malades dans l'intimité de leur foyer pour approcher au plus près leur ordinaire et leur expérience subjective. Il s'agit pour lui, malgré les conditions funestes qui entourent ces individus, de saisir les formes de vie en reconstruction après l'annonce de la maladie.
- 4 L'auteur propose le récit de personnes séropositives vivant dans les townships à partir de leur biographie reconstituée, nous livrant au passage une ethnographie urbaine des ghettos sud-africains. Il nous entraîne progressivement à la découverte des stratégies individuelles (recomposition familiale, activités économiques, préparation à la mort, volontariat) inscrites dans des logiques de survie et traversées par une tradition de la lutte (*struggle*) héritée du temps de l'apartheid, qu'il va analyser comme autant de formes de reconstruction de soi.
- 5 Par ailleurs, la violence, la mort, la migration, le volontariat, la commission dialogue et réconciliation, indissociables de la vie de ces malades et de l'histoire de ce pays constituent la trame de ce livre. Nous prendrons cependant le parti de ne traiter que des deux premières thématiques, lesquelles nous paraissent à la fois centrales dans cet ouvrage et apportant en outre des éclairages sur la manière dont sont traités les autres thèmes.

Survivre dans la violence

- 6 L'auteur dessine les pourtours d'une société sud-africaine post-apartheid où la violence devient l'un des éléments principaux du décor, tant elle semble inhérente au quotidien des populations noires sud-africaines, et à l'histoire même du pays. Plutôt que de s'y intéresser dans sa dimension « spectaculaire » descriptive, Le Marcis s'attache à l'expérience intersubjective des individus ; ce qui n'est pas chose aisée, quand le vécu de la souffrance, son évocation, sa reconnaissance résistent au langage. Le Marcis va

alors emprunter à l'ethnographe indienne Veenas Das, son approche de « la descente vers l'ordinaire ». Il nous plonge au plus près de l'expérience des individus et nous fait comprendre comment ils vivent la violence, dans leurs corps, et comment elle s'exprime, peut transformer leur vie, modifier les rapports sociaux.

- 7 C'est en cela qu'il réussit le pari de l'intelligibilité de la violence, expérience bien souvent « indicible ».
- 8 L'expérience individuelle de Londiwe est l'incarnation de cette violence (domestique, structurelle, politique) qui s'inscrit dans l'histoire collective de l'Afrique du Sud. A l'âge de 13 ans, elle part de son village pour la ville de Johannesburg, espérant y trouver du travail. Elle s'y retrouvera sans emploi et dans la rue. Ses différentes péripéties la conduisent vers un homme, qui deviendra son « Boyfriend », avec lequel elle vit résignée l'expérience de la violence corporelle (coups et blessures) et de l'« infidélité ». Aussi quand sa santé se détériore, elle découvre sa séropositivité et son impossibilité d'accéder aux soins de santé adéquats. Au soir de sa vie, chassée de son camp de squatters, elle est contrainte d'accepter un enterrement catholique après sa mort pour intégrer un hospice confessionnel catholique. Elle meurt finalement dans son village, ce qu'elle a toujours souhaité et qui pour elle était le signe d'une mort « digne ».
- 9 Le Marcis va interpréter cette violence comme l'une des conséquences principales de l'histoire de l'Afrique du Sud qui, dès son origine, légitime la ségrégation raciale mais aussi la lutte contre l'opresseur. L'apartheid a ainsi structuré intégralement la vie des gens, régissant leurs relations sur des modes violents ; dans leur corps, leurs façons d'agir, de penser. Avec la chute de ce régime, « l'ennemi » contre lequel il fallait se battre a disparu mais la violence « incorporée » continue et redevient parfois le moyen de se faire entendre et de se faire justice soi-même. Mais cette violence va surtout s'exprimer dans l'espace intime où les femmes sont bien souvent visées. Phénomène qu'il va articuler avec celui des migrations forcées inscrites dans l'histoire du pays ; lesquelles ont affecté aussi bien les hommes que les femmes, provoquant une reconfiguration de la cellule familiale, qui a fragilisé durablement les personnes et leur espace domestique. La concentration des activités économiques en milieu urbain contraint désormais cette population à de nouvelles migrations, participant ainsi à cette précarisation des liens familiaux.
- 10 Par ailleurs, s'inspirant des travaux de Didier Fassin, l'auteur montre comment la population noire sud-africaine passe d'une domination à l'autre. Suite à l'apartheid, un nouveau système économique néolibéral est apparu. Celui-ci a produit des individus à la marge, voire des « morts vivants » en reprenant l'analyse d'Achille Mbembe, soumis à des inégalités (l'accès aux soins, en l'occurrence) qui se perpétuent et génèrent « la violence structurelle » décrite par Paul Farmer.

Ethnographier la mort

- 11 Ethnographier la mort s'impose de fait à l'ethnologue car elle rôde en permanence. Avec l'explosion du sida, elle est en effet devenue un « événement banal » dans la vie des noirs des townships. Le cimetière apparaît désormais pour ces derniers, comme le cadre des retrouvailles et d'exercice d'une apparente cohésion sociale.
- 12 Les systèmes explicatifs pour donner du sens à une telle infortune sont nombreux et largement étudiés ; mais l'originalité de l'analyse de Le Marcis réside dans le fait que

cette banalité va influencer sur la manière de penser la mort par l'individu. Ce qui entraîne une reconfiguration du sens même de celle-ci, perceptible à travers les actes et attitudes des malades qui préparent leur propre mort. En effet, ceux-ci, conscients de l'imminence de leur mort, l'anticipent et l'organisent. Ils souscrivent à des assurances décès, laissent des traces posthumes à travers les *memory boxes*. Par ces actes, c'est non seulement leur mort qu'ils prennent en charge, mais c'est aussi une forme de reconnaissance qu'ils construisent face à celle-ci ; leur permettant ainsi de justifier leur appartenance, à une communauté, à une famille. Cette stratégie correspond à une forme de « reconfiguration du sens de la mort » qui laisse entrevoir ce que l'auteur appelle "l'agentivité" du malade, dans le sens où il se projette et devient "maître" de sa destinée.

- 13 L'histoire d'une autre femme, N'tombi, vient mettre à nu les nouveaux enjeux financiers autour de la mort. Cette jeune fille séropositive, gravement malade, s'est vue refuser une hospitalisation par sa grand-mère. L'aïeule a en effet renvoyé l'ambulance qui devait emmener N'tombi en urgence à l'hôpital pour des soins parce qu'elle avait besoin que la jeune fille aille toucher son allocation auprès des services sociaux avant de se faire hospitaliser. Cet argent était indispensable pour prendre en charge le frère et le fils de N'tombi. Celle-ci décèdera le lendemain. Dans ce récit bouleversant, Le Marcis nous fait toucher de près les situations inextricables auxquelles les individus sont confrontés et nous montre, au-delà de toutes considérations morales, comment ils sont amenés à développer des stratégies, parfois fatales, pour accéder à certaines ressources dans un contexte de pauvreté extrême. La mort du malade, son corps, le malade lui-même devenant des enjeux économiques vitaux pour la famille. Le Marcis ajoute une dimension nouvelle à la mort, « sa matérialité », venant révéler l'existence et les contours de ce qu'il nomme une « thanatoéconomie ».
- 14 Il nous entraîne plus loin encore dans les tréfonds de la réalité des townships. A cet enterrement, où son œil averti remarque le coup volontairement porté sur un des coins du cercueil, comprenant qu'ainsi il ne sera pas déterrée par d'éventuels voleurs qui auraient été tentés de le récupérer pour le revendre. Par ce passage, il vient mettre en exergue comment une nouvelle économie de la mort voit le jour et se répand dans tous les espaces sociaux comme les associations, les structures confessionnelles. Il nous montre les dérives du système économique néolibéral dans lequel s'inscrit l'état sud-africain en privatisant la santé et en laissant le soin aux particuliers de gérer leur mort. Entraînant la marchandisation de la mort où tout devient monnayable et s'achète. Où tous négocient pour en tirer parti.

Posture méthodologique et éthique

- 15 Le Marcis alterne entre des passages théoriques très riches et denses, et de très beaux moments d'écriture du réel dans lequel il est pris, parvenant à déplacer le lecteur au plus près de la réalité des malades qu'il est amené à suivre.
- 16 Cette proximité est rendue possible par le positionnement qu'il adopte dès le début de son enquête, en choisissant de ne pas se focaliser sur les associations de lutte contre le sida, bien qu'il passe par elles pour entrer en contact avec des malades. Il reconnaît que ces associations permettent, à travers la prise de parole du malade, l'émergence du sujet politique, mais il relève aussi qu'elles génèrent des discours stéréotypés qui empêchent d'entrevoir la subjectivité des personnes. L'amenant à considérer que ce

n'est pas le lieu principal où la parole s'exprime. Pour lui, « l'ordinaire des malades est ailleurs » ; nous rappelant que l'espace intime, la sphère de l'entre soi sont aussi des lieux à investir par l'ethnologue qui travaille sur le sida. Par cette approche, il nous montre comment il a pu percevoir les formes de vie à l'œuvre, la capacité de ces individus à se reconstruire, usant de ce « potentiel de transformation de l'expérience de la maladie » développé par Arthur Kleinman.

- 17 Cette approche du quotidien amène Le Marcis à s'interroger sur sa propre posture et à accorder une place importante à sa qualité d'ethnologue. En se référant tout au long de son livre aux travaux de Veena Das, il questionne de manière permanente, comment réaliser une ethnologie du quotidien avec des malades du sida. Comment observer et décrire la souffrance sans tomber dans l'obscénité de la réalité crue ? Comment rendre compte dans un récit de quelque chose qui se caractérise par son indicibilité ? Cette réflexion pourrait être retournée au lecteur lui-même, l'incitant aussi à s'interroger sur sa propre capacité à aborder et à ethnographier des "objets" aussi lourds de sens et d'émotions que sont la mort et la violence.
- 18 Dépassant la stricte observation participante, celui-ci se retrouve exposé, pris dans cet ordinaire et investi dans la relation. Il accompagne les malades, rend visite aux familles, assiste aux funérailles, devient quelquefois le dépositaire de la parole post-mortem. L'auteur fait le choix de ne pas réaliser d'entretiens formels et privilégie le récit, car, selon lui, la reconstruction du malade passe d'abord par le langage qui vient l'inscrire dans la vie.
- 19 Pour Le Marcis, en effet, la force du récit, au-delà de sa valeur de témoignage, réside dans la mise en mots de cette souffrance et dans la reconnaissance réciproque non pas de l'enquêteur et de l'enquêté, mais de deux êtres participant, chacun, au processus de reconstruction et de transformation de soi. Approche essentielle dans une société où l'humanité même de ces personnes rencontrées continue d'être niée. Et qui vient nous rappeler que d'écrire/décrire peut être un acte politique. Cette mise en récit devient ainsi un véritable passage à l'acte, celui de la reconnaissance de la dignité de l'autre. Cette ethnographie de la rencontre et de la reconnaissance vient nous dire qu'il ne s'agit pas seulement d'une démarche méthodologique mais qu'il est aussi question ici d'une posture éthique.

AUTEURS

ADJARA KONKOBO

Master II recherche, anthropologie de l'Afrique contemporaine, Université Aix-Marseille

SOPHIE SERVAIS

Master II recherche, anthropologie de la santé, Université Aix-Marseille